

# Naissance d'une institution

par Jean Blairon, Directeur de l'asbl RTA

## 1. INTRODUCTION

L'institution concernée est une mosquée fondée par le leader afro-américain Malcolm X. Il fonde son propre temple après en avoir créé une série d'autres dans les USA tout entiers, dans les années 50/60, dans le contexte du mouvement qui a été appelé les "Black Muslims".

Les éléments factuels sont tirés d'un livre dicté par leur protagoniste principal Malcolm X au journaliste Alex Haley (1). Nous souhaitons ici étudier la dynamique institutionnelle telle qu'elle a été vécue par son acteur central.

Ces temples musulmans constituent des institutions de formation culturelle et religieuse, sociale, politique et militaire. Les activités sont destinées tant aux membres qu'à ceux dont on recherche et espère l'adhésion. La volonté d'émancipation est clairement affirmée, même si l'horizon religieux demande aussi une soumission du croyant.

*Je comprends maintenant que la lecture éveilla en moi le désir profond, latent, de vivre intellectuellement. Je n'aspirais à aucun diplôme. Autodidacte, je m'apercevais, un peu plus avec chaque livre, que le Noir américain était sourd-muet et aveugle. Tous mes quarts d'heure de liberté, je les remplis aujourd'hui*

*encore, par la lecture. Je lis tout ce qui me paraît de nature à aider le Noir. Car le Noir américain constitue un cas honteux d'oppression d'une minorité. Pour quoi s'imaginer-il que son cas relève de la seule compétence des Etats-Unis ? A cause de deux petits mots qui ne veulent rien dire : les "droits civiques". Comment voulez-vous que le Noir obtienne ces "droits civiques" s'il ne conquiert pas d'abord les droits de l'homme, s'il ne commence pas par reconnaître qu'il est partie intégrante d'un des plus grands peuples de la terre ? (p. 161).*

Les temples évoqués constituent bien des institutions au sens où l'entend Goffman en désignant des "organismes sociaux" qui sont des "lieux (pièces, appartements, immeubles, ateliers) où une activité particulière se poursuit régulièrement" (2) :

*Il faut vous dire que tous les soirs de la semaine il se passe quelque chose dans nos temples. Le lundi, c'est la formation des Fruits de l'Islam. Les gens s'imaginent qu'il s'agit simplement d'entraînement militaire, de judo, de karaté. Ces disciplines font partie de la formation des fruits de l'Islam, mais celle-ci est faite surtout de conférences et de discussions. Ainsi les Fruits de l'Islam apprennent à être pleinement des hommes.*



*Dans tous les temples musulmans, le mardi soir est le soir de l'Unité. Les frères et soeurs se réunissent et bavardent entre eux. (...) Le mercredi soir, discussion sur les grands principes de l'Islam. (...) Le jeudi soir est réservé aux sections féminines et aux cours de civilisation générale. (...) Le vendredi soir est consacré aux cours de Civilisation. Les frères et soeurs y étudient la famille. On met l'accent sur le fait qu'hommes et femmes doivent comprendre leur nature réciproque, et la respecter. (...) Le dimanche tous les fidèles se réunissent dans leur temple. (p. 194).*

Nous allons tenter de comprendre, au regard de notre réflexion propre sur les institutions (3), comment ces institutions sont nées, se sont développées, transformées en profondeur, notamment dans les conflits internes qui les ont traversées et les pressions externes qu'elles ont subies.

Cette chronique nous éclairera sur les rapports entre la dynamique de réalisation (dynamique

prioritairement interne à l'institution) et la dynamique que nous allons appeler de traduction (qui concerne principalement les rapports de l'institution avec son environnement). La thèse défendue est que réalisation et traduction, bien que clairement distinctes, sont à considérer en réalité comme indissociables et mutuellement dépendantes.

A un autre point de vue encore, il nous semble qu'une réflexion sur le type d'institutions militantes qu'ont pu constituer les temples créés dans la mouvance des Black Muslims n'a rien perdu de son actualité ni de son utilité, puisqu'elle pose des questions spécifiques sur les mouvements musulmans, encore actifs - quoique de manière peut-être différente ? - en Europe comme ailleurs dans le monde, mouvements que les Etats-Unis n'hésitent pas à qualifier d' "Empire du Mal", sans que la prétention américaine à pouvoir statuer urbi et orbi en termes de morale ne paraisse justifiée en quoi que ce soit, loin de là. (4)

## 2. L'EXPÉRIENCE DU STIGMATE

Dans le cadre de ses travaux sur les interactions sociales, Goffman a consacré une recherche approfondie à la stigmatisation. (5)

Rappelons que Goffman voit le stigmaté comme un attribut (par exemple ce qui manifeste une appartenance ethnique ou religieuse) capable de jeter un discrédit durable et profond sur la personne, de telle sorte que celle-ci est rejetée hors de la catégorie des gens "ordinaires".

Une bonne partie de "l'itinéraire moral" de Malcolm X le conduit à "embrasser" la "carrière" (6) du stigmatisé.

*Il ne leur est jamais venu à l'esprit que j'étais capable de comprendre, que je n'étais pas un toutou, mais un être humain. Ils ne m'attribuaient ni la sensibilité, ni l'intelligence, ni les capacités intellectuelles qu'ils auraient trouvées chez un jeune Blanc. Les Blancs ont toujours considéré les Noirs comme étant parfois avec eux, mais jamais des leurs. Ils avaient l'air de m'ouvrir les portes, tout en me les fermant. Au fond, ils ne me voyaient jamais, moi. C'est précisément ce genre de condescendance que j'essaie aujourd'hui de démasquer à l'intention des Noirs avides d' "intégration" dans la société américaine et qui, pour la plupart,*



*soutiennent leurs amis blancs "libéraux", les prétendus "bons Blancs". Ils sont "gentils" ? Et après ? Souvenez-vous qu'ils ne vous voient jamais comme ils se voient eux-mêmes, comme ils voient les leurs. (p. 54)*

L'autobiographie de Malcolm X constitue ainsi un témoignage sans concession à propos de la stigmatisation ethnique.

Après son placement dans une famille d'accueil, le jeune Malcolm fréquente le lycée de Mason. Avec les enfants d'une famille antillaise, il est le seul Noir du lycée. Le professeur d'histoire, M. Williams affectionne de raconter des histoires de "Niggers" en sa présence.

*Le manuel ne consacrait qu'un paragraphe à l'histoire des Noirs. M. Williams nous le lut d'un seul souffle, en riant : les Noirs avaient été des esclaves, on les avait émancipés, et ils étaient généralement paresseux, bêtes et indolents. M. Williams y ajouta même du sien : en vrai anthropologue, il nous expliqua, entre deux éclats de rire, que les Noirs avaient les pieds "tellement grands qu'en marchant ils faisaient des trous au lieu d'empreintes". (p. 56)*

L'expérience sociale du stigmatisé est ainsi celle de la discrimination : à partir du discrédit initial, on suppose à la personne une série presque infinie d'incapacités, sans que l'on se préoccupe de vérifier si elles sont avérées ou non - sans non plus que l'occasion soit donnée à la victime, via une quelconque épreuve, de démontrer le dol. La stigmatisation est donc bien un rejet principal hors des catégories et interactions ordinaires ; son verdict exerce trop souvent, en outre, un effet de destin.

Le père du jeune Malcolm fut assassiné à cause de ses idées : il défendait publiquement les thèses de Marcus Garvey, qui recomman-

dit pour les Noirs américains un retour en Afrique. Les assureurs refusèrent de payer la prime prévue par l'assurance-vie qu'il avait contractée, en arguant, malgré l'évidence, qu'il s'était suicidé. La famille dut alors lutter contre la misère.

Malcolm X parle ainsi de l'attitude stigmatisante des assistantes sociales qui les "aidèrent" à l'époque :

*Je crois vraiment que, si jamais famille fut détruite par l'Assistance publique, c'est bien la nôtre. Nous voulions rester ensemble et nous avons essayé. Cette désintégration de notre foyer n'était pas nécessaire. Mais les gens de l'Assistance, les tribunaux et leur médecin nous ont donné le coup de grâce. Et nous n'étions pas les seuls dans ce cas. (...) Parce qu'ils nous avaient considérés comme des numéros, comme des cas sociaux qui figuraient dans leurs manuels et non comme des êtres humains, j'aurais pu devenir très méchant et très dangereux. Ma mère en était arrivée là parce que la société avait failli à son devoir, qu'elle s'était montrée hypocrite, avare, impitoyable. A mon tour, je suis sans pitié pour une société qui écrase les hommes. (p. 47)*

Autre situation saisissante : l'orientation scolaire de Malcolm. L'élève était doué, volontaire, apprécié. Un de ses professeurs le conseille pourtant ainsi :

*- Malcolm, dit-il, tu devrais penser à ton avenir. L'as-tu fait ? Je n'y avais jamais pensé. Je ne sais pourquoi, je répondis que je voulais devenir avocat. Lansing n'avait pas d'avocats noirs, à cette époque-là, qui auraient pu me donner cette ambition. Tout ce que je savais, c'est qu'un avocat n'avait pas à laver la vaisselle comme je le faisais, moi.*



*M. Ostrowski eut l'air surpris. Avec un demi-sourire, il déclara :*

*- Malcolm, dans la vie il faut être réaliste avant tout. Comprends-moi bien. Ici nous t'aimons tous, tu le sais. Mais tu es un nigger : c'est sur ce point qu'il faut te montrer réaliste. Etre avocat, ce n'est pas une ambition réaliste pour un nigger. Tu devrais réfléchir à ce que tu pourrais devenir. Tu es habile de tes mains. Tout le monde admire ce que tu fais en menuiserie. pourquoi ne pas être menuisier ? Personnellement les gens t'aiment bien, tu ne manquerais pas de travail.*

*(...) Ce qui me troubla le plus, c'étaient les conseils que donnait M. Ostrowski à mes camarades de classe, tous des Blancs. Il encourageait ceux qui voulaient faire carrière tout seuls, entreprendre quelque chose de nouveau. (...) Tous affirmaient que M. Ostrowski les encourageait. Et pourtant aucun d'eux ou presque n'avait d'aussi bonnes notes que moi. (pp. 61-62)*

Etre rejeté de la catégorie des gens ordinaires, les personnes stigmatisées le savent bien, c'est aussi se voir prêter des sur-capacités "sur-naturelles" - c'est-à-dire non humaines, animales. Les personnes handicapées mentales, par exemple, se voient souvent prêter des capacités de divination (à l'instar des animaux qui "flairent" le danger). Les Noirs n'échappent pas à la règle :

*Le magistrat chargé de mon cas à Lansing (dans le contexte de son placement) était très ami avec les Swerlin (la famille d'accueil). Il demandait de mes nouvelles en arrivant, et me toisait des pieds à la tête comme un bel étalon, ou un chiot nanti d'un pedigree. (p. 53)*

*J'ai l'impression que les jeunes Blancs croyaient qu'étant Noir, j'en savais **naturellement** plus*

*long qu'eux sur "l'amour" et la sexualité ; que je savais **d'instinct** (7) ce qu'il fallait dire et faire devant leurs petites amies à eux. (...) Tous les Noirs de Lansing devaient savoir que des Blancs passaient en voiture dans certaines rues du quartier noir où des prostituées faisaient le guet. D'autre part, il y avait un pont qui séparait le quartier noir du quartier polonais. Des femmes blanches venaient, à pied ou en voiture, prendre des Noirs qui les attendaient là. Déjà à cette époque-là les Blanches de Lansing étaient des consommatrices réputées d'hommes de couleur. Je ne savais pas encore qu'après des Blancs les Noirs ont une réputation de virilité prodigieuse. (p. 58)*

Quelle qu'en soit la forme, la relation entre la personne stigmatisée et la personne "normale" ne se noue donc pas entre réputés semblables, mais se construit comme une expérience de rencontre entre humain et "autre", c'est-à-dire non humain.

Une analyse fine montre même que lorsque la personne stigmatisée est minoritaire dans le groupe, et qu'elle y joue le rôle de "mascotte", cette espèce de vedettariat constitue une face adoucie mais tout aussi accomplie de la discrimination.

*Je découvris des jeunes Blancs encore plus sympathiques que ceux de Lansing. Ils me traitaient de nigger, bien sûr, mais il était clair qu'ils ne me voulaient pas de mal, pas plus que les Swerlin. Nigger de ma classe, j'étais en fait très populaire, en partie, j'imagine, à cause de la nouveauté. J'étais très coté. (...) Le basket tenait une grande place dans ma vie. J'étais membre de l'équipe. Nous faisons des tournées dans les villes voisines (...) et partout où je me montrais, les spectateurs me traitaient de nigger, et de "voleur" à tout bout de champ. Ou ils m'appelaient Rastus. Ce qui ne gênait nullement mes coéquipiers, ni*



*l'entraîneur, ni même moi, pour dire la vérité. Mon attitude était celle des Noirs qui, encore aujourd'hui, se laissent dire par les Blancs - encore que ça les gêne au fond d'eux-mêmes - qu'ils font beaucoup de "progrès". Cette rengaine, ils l'ont tellement entendue, on leur en a tellement farci le cerveau, qu'ils finissent par y croire. Après le match de basket, il y avait généralement bal au lycée d'une des équipes. Quand ce n'était pas à Mason, je sentais la salle se refroidir dès que j'y entrais. Les jeunes se détendaient quand ils se rendaient compte que je n'essayais pas de me mêler à eux. (...) Mais même dans mon propre lycée, je sentais - c'était comme une véritable barrière - qu'en dépit des grands sourires, la "mascotte" ne devait pas danser avec des Blanches. (p. 57)*

Bref la société blanche, par l'entremise de ses membres, de ses professionnels de l'aide et de l'éducation, fait vivre au jeune Malcolm l'expérience de la stigmatisation. Il subit ainsi, comme tous les stigmatisés, des intrusions violentes et répétées dans sa vie privée :

*Elle (la mère de Malcolm) répondait vivement aux gens de l'Assistance, leur disant qu'elle n'était pas une enfant, qu'elle pouvait bien élever ses gosses toute seule, qu'ils n'étaient pas obligés de venir nous voir et de se mêler de nos affaires. Et eux n'aimaient pas cela. Mais leur chèque mensuel leur servait d'introduction. Ils faisaient comme si nous leur appartenions. Ma mère aurait bien voulu leur fermer la porte au nez, mais elle ne pouvait pas. (p. 37)*

La stigmatisation comme "assisté" ("A l'école, on nous montrait quelquefois du doigt, nous les "assistés", on le disait même à haute voix, à l'occasion" (p.39)) se superpose ainsi au stigmatisme ethnique. Il n'est donc pas surprenant que Malcolm, comme beaucoup d'autres, adopte le point de vue des "normaux" à son propos.

Cette adoption entraîne trois conséquences.

Comme tant d'autres stigmatisés, Malcolm manifeste un tragique souci d'"effacer" l'attribut qui le marque : c'est la tentative pathétique de "faire blanc", notamment en se faisant défriser les cheveux à la soude caustique (se faire un "conk").

*Sur mon crâne j'aperçus un casque épais, brillant de cheveux roux - vraiment roux - lisses comme les cheveux d'un Blanc. Ce que je pouvais être ridicule ! J'admirais dans la glace un Noir avec des cheveux "blancs". Je me jurai de n'avoir plus jamais les cheveux crépus, et effectivement je les ai défrisés régulièrement pendant de longues années. Je venais de faire mon premier pas vers la dégradation de soi. J'avais rejoint cette multitude d'hommes et de femmes noirs qui, en Amérique, à force de bourrage de crâne, finissent par croire que les Noirs sont "inférieurs" - et les Blancs, "supérieurs" - à tel point qu'ils n'hésitent pas à mutiler et à profaner les corps que Dieu leur a donnés, pour essayer d'avoir l'air "chouette" selon les critères des Blancs. (p. 79)*

Une autre réaction des personnes stigmatisées porte la trace de la domination acceptée : c'est la tentative de conquérir certains des domaines qui lui sont interdits : E. Goffman donne l'exemple des personnes handicapées qui se déplacent en voiturette, mais s'adonnent malgré tout à des sports comme le tennis ou à des substituts de danse. Pour Malcolm comme pour nombre de ses semblables, la conquête des domaines interdits, c'était la conquête d'une femme blanche ; il relate ainsi dans son récit son aventure avec celle qu'il nomme Sophia, une Blanche mariée appartenant à la bourgeoisie (pp. 84 et sq.).

Mais l'étape essentielle dans l'itinéraire du stigmatisé est son installation dans la "car-



rière", avec la recherche des "petits profits" qu'on peut retirer de la discrimination subie : la commisération, la complaisance, les trafics divers.

*Il faut toujours se rappeler que les perpétuelles berceuses des renards du Nord ont fait du Noir du Nord un véritable mendiant. (p.297)*

*Depuis la fin de l'école primaire, à Mason, je n'avais jamais songé à étudier quoi que ce soit (sauf peut-être l'art de trafiquer). Et la rue avait effacé tout ce que j'avais pu apprendre à l'école. Je ne savais même pas reconnaître un verbe. (p. 135)*

### 3. EXPÉRIENCE DU STIGMATE ET TRANSACTIONS

Pour se socialiser au sein d'une relation - voire d'un contexte stigmatisé, les personnes qui en sont victimes se livrent à une série de transactions, au sens de recherche en commun de modalités d'intervention acceptables par toutes les parties dans un contexte donné (8) - en l'occurrence un contexte de domination. Nous sommes bien en face de procédures implicites, diffuses, déployées dans un contexte de "complicité" : c'est la cas de la relation stigmatisée, puisque la personne qui en est victime embrasse relativement rapidement le point de vue des "normaux".

*(...) partout où je me montrais, les spectateurs me traitaient de nigger ou de "voleur" à tout bout de champ. Ou ils m'appelaient Rastus. Ce qui ne gênait nullement mes coéquipiers, ni l'entraîneur, ni même moi, pour dire la vérité. Mon attitude étaient celle des Noirs qui, encore aujourd'hui, se laissent dire par*

Il est important de bien identifier que les "profits" qu'une personne essaie de tirer de sa situation d'exclusion sont le résultat de celle-ci - et non sa cause. De même, un certain nombre d'"arnaques", voire de trafics divers - souvent anodins au départ - dans lesquels plonge la personne stigmatisée, constituent la conséquence économique des discriminations subies d'une manière non visible.

Malcolm X ne fait pas exception à la règle, se livrant à divers trafics, de paris, puis de drogue ; il passe aux petits vols et par après à des cambriolages plus conséquents, jusqu'à ce qu'il soit "pincé", comme il dit, par la police.

*les Blancs - encore que ça les gêne au fond d'eux-mêmes - qu'ils font beaucoup de "progrès". Cette rengaine, ils l'ont tellement entendue, on leur en a tellement farci le cerveau, qu'ils finissent par y croire. (p. 57)*

*En sixième, je fus élu président de ma classe. J'en fus le premier étonné. Mais maintenant je comprends pourquoi : j'étais un des meilleurs élèves du lycée, un phénomène unique, quelque chose comme un caniche rose. Et j'en étais fier ; je ne peux pas dire le contraire. A ce moment-là, j'étais à peine conscient de ma négritude ; j'essayais, par tous les moyens, d'être blanc. (p. 59)*

Le premier type de transaction mobilisé est la capacité de Malcolm à éviter de croire en une acceptation complète de la part de ses condisciples blancs - **et à partager avec eux, via des communications non verbales ap-**



**propriées, cette non croyance.** La "valeur commune", la confiance partagée, sur laquelle se fonde la transaction est bien celle de la frontière intangible entre les groupes ethniques et l'infériorité du groupe minoritaire.

L'auteur explique comment sa participation aux activités des Blancs était tolérée à condition qu'elle se cantonne dans certaines limites. C'est le cas de la participation aux bals qui suivent les parties de basket où avait l'occasion de briller la "mascotte noire" :

*Les jeunes se détendaient quand ils se rendaient compte que je n'essayais pas de me mêler à eux. Je crois avoir trouvé le moyen de garder mes distances sans avoir l'air de faire exprès.* (p. 57)

Goffman confirme pour sa part qu'il appartient souvent au stigmatisé de prendre l'initiative paradoxale de conduire l'interaction de telle manière que celle-ci ne renvoie pas aux "normaux" une image des limites de leur acceptation de la personne stigmatisée...

Un autre type de transaction est le **déni de présence** : tout se passe comme si la personne stigmatisée "n'était pas là" et il y a accord des parties sur cette schizophrénie particulière.

Beaucoup de Blancs se livrent ainsi à des propos infamants à propos des Noirs devant Malcolm, comme si celui-ci, tout à la fois, n'en était pas un et n'était pas concerné par des propos qui pourtant l'englobent manifestement. Même sa famille d'accueil, qui lui était pourtant globalement favorable, se livre à ce jeu curieux.

*Devant moi, ils parlaient de tout et de rien, comme on dit n'importe quoi devant mon canari. Ils parlaient même de moi, ou des niggers, comme si je n'étais pas là, comme si je*

*ne comprenais pas le sens de ce mot. Ils l'employaient au moins cent fois par jour. Mais ce n'était pas par méchanceté, bien au contraire. Un jour, M. Swerlin, rentrant d'une promenade dans le quartier noir, dit devant moi à Mrs Swerlin : "Je ne comprends vraiment pas comment les niggers font pour être si heureux et si pauvres en même temps." Il ajouta qu'ils vivaient dans des gourbis, mais qu'ils avaient de belles et grandes voitures rutilantes garées devant chez eux. Et Mrs Swerlin répondit, toujours devant moi : "Les niggers sont comme ça." Je n'ai jamais oublié cette conversation.* (p. 53)

Mais les transactions ne se limitent évidemment pas aux interactions sociales. Elles sont aussi de nature économique. Le paradigme nous paraît en être le trafic.

Dans ce contexte, il s'agit somme toute d'un **accord entre parties qui permet au trafiqueur d'obtenir une place (clandestine) dans un système d'échanges supposé ne pas exister** (marché de la drogue, de la prostitution, de la perversion), mais qui serait impossible s'il n'était toléré ni alimenté par les ressources de l'ordre établi.

*Mon nouveau patron avait rendu service à un gangster blanc qui, en échange, lui avait donné pour six mois un job de "banquier" dans le Bronx. Les gangsters blancs organisaient leur trafic par zones. Telle zone était attribuée à tel "banquier" pour un laps de temps donné. (...) La femme de mon patron m'en imposait par son sens des affaires. Quand elle en avait le temps et l'envie, elle me racontait des tas de choses. Elle me parlait des "accommodements", des pots-de-vin versés à des fonctionnaires, à de nouvelles recrues de la police, à des avocats marrons, de la corruption aux échelons les plus élevés de la police et des politiciens. Elle savait par expérience que le crime n'existe*



*que dans la mesure où la loi collabore avec lui. Elle me montra que, dans toute institution américaine, sociale, politique, économique - le criminel, l'agent de la loi et le politicien sont des partenaires inséparables. (pp. 98-99)*

De service rendu en service rendu, l'adolescent fait la connaissance d'une tenancière de bordel spécialisé, qui l'introduit dans l'univers fermé où les Noirs pourvoient aux étranges plaisirs des Blancs (p.99). Muni d'un téléphone dont le numéro ne figurait pas dans l'annuaire, Malcolm jouait le rôle de "passeur", rémunéré par des pourboires très élevés. Les clients étaient des personnalités mondaines. Des hommes politiques de toute première grandeur. Des magnats. Des gens influents de passage à New York. De grands manitous de la municipalité. De grandes vedettes. Des célébrités de Hollywood ou du théâtre. Et, naturellement, des trafiqueurs. (p.101)

*Harlem était leur bouge, le royaume du strip-tease. Ils se glissaient, furtifs, pour finalement*

*laisser tomber les masques aseptisés, dignes et importants qu'ils portaient dans le monde blanc. (ibidem)*

Malcolm a donc l'occasion de voir ce qu'il faut penser de la "moralité blanche".

*Le Blanc hypocrite a beau parler de "l'immoralité" des Noirs, ce sont les Blancs les êtres les plus immoraux de la terre. Surtout les Blancs des "couches supérieures". (p.104)*

Mais dans l'univers des transactions et du trafic, dans ces bas-fonds noirs et blancs, personne n'émettait de jugement. On fournissait au client tout ce qu'il pouvait nommer, décrire ou inventer, pourvu qu'il casque. (p. 101).

Mais l'univers du trafic - et le système de déni qui le rend possible - est incertain : la répression peut se durcir tout à coup, le présumé invisible "devenir" visible, le maintien de l'ordre redevenir une priorité davantage poursuivie...

## 4. LA PRÉGNANCE DE LA DOMINATION

C'est que les transactions que nous venons de relater s'inscrivent dans un contexte de domination sociale inflexible. La vie de l'adolescent dans le ghetto noir illustre en effet malheureusement parfaitement la loi de reproduction de la violence que Pierre Bourdieu a énoncée. Bourdieu observe en effet que la violence a une fâcheuse tendance à se reproduire : ceux qui y sont précocement et intensivement exposés risquent fort de finir par s'en faire eux-mêmes les vecteurs. Bourdieu décrit ce tragique enchaînement en distinguant trois formes de violence :

- les violences structurelles (soit les inégalités ou plutôt exclusions produites par les marchés, que ce soit en matière d'économie, de logement, d'éducation);
- des violences "relais", qui viennent s'ajouter, prolonger les premières, au quotidien, dans l'interaction, dans les institutions, violences qui "échappent le plus souvent aux regards comme aux sanctions" (9); quotidiennes, microscopiques, quasi invisibles, ces violences se cumulent cependant dans l'expérience des moins favorisés, imprégnant souvent de manière massive leur expérience et leur univers ;



- il est donc fréquent que ces victimes retournent cette violence contre eux-mêmes (toxicomanie, dépression, suicide) ou contre les autres, y compris leurs compagnons d'infortune. La violence devient alors visible et visiblement répréhensible.

Le comble est atteint lorsque ces comportements de "réponse" sont utilisés pour justifier les situations d'inégalité produites par les marchés... Les faits que nous relate Malcolm X constituent évidemment une illustration particulièrement claire de cette "loi de reproduction". La minorité noire est en effet victime de très nombreuses inégalités structurelles :

*Ni l'usine d'Oldsmobile, ni l'usine de Reo, toutes deux sises à Lansing (ville où vivait la famille de Malcolm avant que celui-ci ne soit placé) n'embauchaient des Noirs. (...) La plupart des Noirs de Lansing étaient inscrits sur les listes d'indigents secourus par l'Etat ou encore ils mouraient de faim. (p. 28)*

Malcolm X regrette à plusieurs reprises que les membres doués de sa communauté soient contraints à exercer leurs talents dans l'économie souterraine, ce qui constitue un véritable gâchis. Le marché du logement se structure sous le mode de la séparation, donc des ghettos : nous sommes en plein, à l'époque, dans une logique d'apartheid.

En décrivant l'expérience du stigmaté, nous avons relevé un grand nombre des violences quotidiennes dont le jeune Malcolm fut victime, de la part des institutions d'aide sociale, des enseignants, de ses pairs, etc. Rien d'étonnant donc à ce que sa trajectoire le conduise à la violence contre les autres (trafics, vols, vols à main armée...)

et contre lui-même (alcoolisme, toxicomanie "pour tenir le coup", etc.).

Plus tard, Malcolm X analysera cette situation comme un système effectif. *Ce n'est pas par hasard qu'il y a plus de drogués à Harlem que dans n'importe quelle autre ville ou quartier de l'hémisphère occidental. La couleur et la drogue sont inextricablement liées. (p. 223)*

En exposant les programmes de désintoxication mis en oeuvre dans les temples musulmans, il avance cette explication :

*Le Musulman explique qu'on se drogue toujours pour échapper à quelque chose ; qu'en fait la plupart des drogués noirs essaient d'échapper à leur situation de Noirs dans une Amérique blanche. Mais en fait, ajoute le Musulman, le Noir qui se drogue rend service au Blanc en ce sens qu'il lui fournit la preuve que le Noir ne vaut rien. (p. 224)*

Nous voyons donc que pour clandestins et interstitiels que soient les échanges décrits ci-dessus (que nous proposons d'appeler **transactions d'accommodation**), ils s'inscrivent dans un univers de domination qui les oriente d'une manière peu aperçue de leurs protagonistes mêmes (ou déniée au moins en partie). La domination "raciale" est ainsi une pente majeure sur laquelle se jouent les transactions comme un poker quotidien truqué et qu'elles contribuent à renforcer par leur existence même (la "solution" pour survivre renforce le problème : la domination). Encore faut-il expliquer maintenant comme cette terrible mécanique de reproduction a pu être stoppée, comment la trajectoire a pu être changée d'une manière radicale, durable et déterminante.



## 5. NAISSANCE ET DÉPLOIEMENT D'UNE DYNAMIQUE INSTITUTIONNELLE

Pris en flagrant délit de cambriolage, Malcolm, à 21 ans, est condamné à dix ans de prison, alors que pour une première condamnation la durée habituelle était de deux ans. Il est vrai que son crime et celui de son complice était surtout d'avoir "conquis" un domaine interdit : coucher avec des femmes blanches de la bonne bourgeoisie (Sophia et sa soeur).

*Personne ne s'intéressait aux cambriolages. Tout ce qu'ils voyaient, c'est que nous avions pris des femmes qui appartenaient aux Blancs. (...) Jusqu'aux greffiers et aux huissiers du tribunal qui répétaient la même chanson : "De braves petites blanches... de sales niggers..." Et les avocats qu'on nous avait désignés d'office ! Le jour du procès, je disais à l'un d'eux, juste avant l'entrée du juge : "On dirait qu'on va nous condamner à cause des filles !" L'avocat rougit et remua tous ses papiers : "Vous n'aviez pas à fréquenter des Blanches !" dit-il. (pp. 128-129)*

En prison, Malcolm va découvrir, par l'entremise de ses frères et soeurs, la religion islamique telle qu'elle était enseignée par Elijah Muhammad, qui se présentait comme un envoyé d'Allah. Sa vie, selon ses propres dires, va s'en trouver transformée (p. 129).

Nous aimerions montrer que l'expérience que va vivre Malcolm est aussi spécifiquement celle d'une entrée dans une dynamique institutionnelle. Notre intention n'est pas d'assimiler la conversion religieuse et l'entrée dans une telle dynamique, même s'il est évident en l'occurrence qu'il existe une relation de production réciproque entre ces deux di-

mensions. Nous pensons par contre que la compréhension de la trajectoire de Malcolm X implique l'étude de cette dynamique et la reconnaissance du rôle propre que celle-ci a joué, tant à son niveau personnel qu'au niveau collectif.

En nous livrant à cette analyse, nous ne portons pas de jugement sur la pertinence des positions successives défendues par celui qui allait devenir un des protagonistes centraux du mouvement des Black Muslims, puis s'en écarter et tenter de créer son propre mouvement. Nous voulons mettre l'accent sur la "passion de réalisation" qui a entraîné MalcolmX, étudier les conflits institutionnels dans lesquels il a été plongé et montrer comment il a tenté de résoudre ceux-ci en recourant à une **traduction** inédite de ses engagements.

Nous suivrons pour ce faire les éléments avancés dans notre contribution *L'institution comme passion de réalisation* (10).

### NAISSANCE D'UNE INSTITUTION

Nous avons vu que c'est sur fond de "malaise dans le présent" que peut émerger une dynamique instituante. Tel est bien le cas pour notre protagoniste. Nous avons vu que son expérience sociale était marquée du sceau de la domination : violences structurelles vécues au niveau des marchés économiques, du logement, de l'éducation ; violences quotidiennes permanentes, qui échappent aux regards comme aux sanctions ; précipitation dans une



violence de réponse qui sera utilisée comme preuve du bien-fondé des premières. Le jeune Malcolm subit ainsi de plus en plus l'emprise d'un monde étouffant, jusqu'à et y compris son incarcération :

*Toute personne qui prétend aimer son prochain devrait réfléchir un bon bout de temps avant de voter une loi qui maintient des hommes derrière des barreaux, en cage. Je ne dis pas que les prisons devraient disparaître : seulement les barreaux. On ne "redresse" jamais un homme derrière des barreaux. (p. 132)*

Nous avons vu précédemment que pour Malcolm comme pour beaucoup d'autres stigmatisés, la violence subie l'est sous le mode du différend : du tort impossible à prouver ; d'où une expérience sociale frappée d'inauthenticité.

Ce malaise, Malcolm va peu à peu ressentir et comprendre qu'il n'est pas le seul à l'éprouver. Entamant une correspondance avec Elijah Muhammad dont ses frères et soeur lui parlent sans arrêt, il relate ainsi la réponse qu'il reçoit de celui-ci : *Le prisonnier noir, disait-il, était le symbole du crime de la société blanche qui opprimait le Noir, le laissait croupir dans la dégradation et l'ignorance et faisait de lui un criminel incapable d'aspirer à une vie honorable. (p.151)*

Cette prise de conscience émotionnelle et intellectuelle va cristalliser dans la **rencontre** entre le prisonnier et le "messenger d'Allah", à la libération de Malcolm. Nous avons déjà évoqué quel **choc** elle constitua pour lui (11) ; il entraîna bien la naissance d'un lien fort, émotif et intellectuel :

*Sous la direction de M. Muhammad je me remis à étudier, comme jamais je ne l'avais fait en prison. (...) Je me couchais chaque soir un peu plus convaincu. Qui, sinon Allah, aurait pu mettre tant de sagesse en cet humble petit homme de Géorgie ? Je le comparais à l'agneau de la prophétie des Révélations, qui porte dans sa bouche une épée à double tranchant. L'épée de M. Muhammad, c'était sa doctrine, qui scindait inlassablement l'homme noir de l'homme blanc. J'adorais M. Muhammad chaque jour davantage, au sens étymologique du mot adorare, qui signifie bien plus que notre "adorer". Je veux dire qu'il entraînait dans mon adoration une grande part de crainte - c'était le premier homme dont j'aie jamais eu peur. Non la peur qu'inspire un homme armé d'un fusil. Mais celle qu'inspire la puissance du soleil. (p. 185)*

Un "nous solidaire" (le groupe de Musulmans noirs) va donc émerger de cette rencontre et des découvertes qu'elle entraîne.

*En dévorant livre sur livre, je découvrais toutes les formes de souffrance et d'exploitations qu'infligèrent les Blancs aux peuples de couleur. (...) Collectivement, les Blancs n'étaient que des opportunistes et des pirates qui, par des machinations dignes de Faust, se prévalaient du christianisme pour faciliter leurs conquêtes. (pp. 159-160)*

## L'ESSAIMAGE ET LE DÉVELOPPEMENT

L'arrivée de Malcolm va constituer un apport décisif pour ce collectif : son esprit d'initiative et son sens de l'action vont permettre au groupe de passer, en quelques années, de 400 adhérents à 40.000 (p. 319). Et c'est bien là le résultat de la création de "temples" - d'insti-



tutions - qui sont pratiquement tous l'oeuvre de Malcolm, entretemps devenu "pasteur" : à partir de 1953, les créations se succèdent ; en moins de dix ans, sillonnant toute l'Amérique, le "frère Malcolm" en fonde ou aide à en fonder plus de cent, dans cinquante états.

En évoquant l'année 1961, Malcolm X remarque :

*J'avais fondé ou organisé la plupart des temples représentés aux meetings. Tout en saluant mes frères pasteurs, je me rappelais l'époque où, ensemble, nous allions "à la pêche" de rue en rue, de porte en porte, de petites réunions en petites réunions de sept personnes tout au plus. Ces "pêches" n'avaient alors rien de miraculeux. Je me souviens des chaises que nous louions pour nos minables petits temples-magasins que les Musulmans nettoyaient avec acharnement. (p. 215)*

C'est bien une passion de réalisation qui le guide, alors qu'il se dépense sans compter, sans rien demander ni retirer comme profit matériel de son engagement.

*Je me donnai pour mission de dire au Blanc ce qu'il était vraiment, et d'y consacrer ma vie, ou de mourir. (p. 165)*

Comme nous l'avons vu précédemment, la passion de réalisation peut être couplée à d'autres composantes. Il est particulièrement évident que la **satisfaction des besoins** de la communauté noire est fortement présente dans la dynamique instituante concernée : opprimés, privés de droits, les Noirs américains subissent un apartheid et une exclusion de la vie économique, sociale, politique, culturelle...

Mais la composante la plus prégnante à cette époque du moins est la dimension de **la perte**.

La doctrine d' E. Muhammad s'appuie en effet essentiellement sur le thème de l'identité perdue, de la non-connaissance de soi, de l'oubli de l'histoire. Le frère de Malcolm lui présente ainsi, lors d'une visite dans sa prison, les thèses du "messenger":

*Tu ne sais même pas qui tu es. Tu ne sais même pas, parce que le Blanc s'est bien gardé de te le dire, que tu appartiens à une civilisation très ancienne, riche en or et en rois. Tu ne connais même pas ton vrai nom de famille, tu ne reconnaîtrais pas ta vraie langue si tu l'entendais parler. L'homme blanc t'a aliéné. (p. 142)*

Lorsque Malcolm se met à étudier l'histoire, poussé par son adhésion aux thèses d'E. Muhammad, il ne peut évidemment que reconnaître l'amnésie imposée aux Noirs américains.

*M. Muhammad mettait l'accent sur le "blanchiment" de l'histoire. Il disait que les Blancs qui avaient écrit l'histoire avaient tout simplement omis de mentionner les Noirs. Ce qui sonnait fort juste à mes oreilles. Je n'avais pas oublié mes leçons d'histoire des Etats-Unis à Mason (Michigan). Je n'avais pas oublié que l'histoire des Noirs tenait en un seul paragraphe et que l'instituteur avait fait rire tout le monde en disant que les pieds des Noirs étaient si grands qu'en marchant ils faisaient des trous. (p. 156)*

Et ses débuts de "recruteur", en prison, confirment le constat :

*Je commençais par raconter à mes frères détenus noirs l'histoire glorieuse de notre race. Je leur disais des choses que même en rêve ils n'auraient pu imaginer. Je leur disais la vérité sur l'esclavage. J'observais leurs visages à mesure que je parlais. Ils ignoraient tout de leur propre passé. Le Noir américain ignore jusqu'à son nom de fa-*



*mille, jusqu'à sa tribu d'origine. Je leur expliquais que certains esclaves originaires d'Afrique parlaient l'arabe, que leur religion était l'Islam. Parfois mes auditeurs ne voulaient pas me croire avant d'avoir vérifié que les dires des Blancs concordaient avec les miens.* (p. 163)

Malcolm est quant à lui sensible à la perte des occasions de réalisation de soi dont la société américaine est le théâtre pour les Noirs.

*Il faut les laisser réfléchir, penser aux métiers qu'ils auraient pu exercer s'ils en avaient eu l'occasion : avocat, médecin, savant, n'importe quoi. Il faut qu'ils se rendent compte, comme je l'ai fait, que depuis que le premier bateau d'esclaves a débarqué, les Noirs américains ont été comme des moutons dans un antre de loups.* (p. 164)

Pour M. Muhammad, cette perte massive est due, en effet, à un coupable : le diable blanc, clé de voûte négative - répulsive - des théories des temples musulmans de l'époque (*Je ne ratais jamais une occasion d'introduire dans une harangue le thème du diable blanc.* p. 165)

*Le trafic de la chair noire était le plus grand crime de toute l'histoire de l'humanité. Il datait de l'époque où l'homme blanc était venu en Afrique assassiner et kidnapper des millions d'hommes, de femmes et d'enfants noirs afin de les transporter vers le Nouveau Monde dans des galères d'esclaves. Le diable blanc avait privé le peuple noir de la connaissance qu'il avait eue de lui-même, de sa langue, de sa religion, de sa culture passées, à tel point que le Noir américain était le seul peuple au monde qui ignorât tout de sa personnalité profonde.* (p. 144)

Pour ce qui est de M. Muhammad, on peut poser que la dimension de la perte (et sa dénonciation) est plus importante que la passion de réalisation. Malcolm X l'observe peu avant sa rupture d'avec le leader musulman :

*De la Nation de l'Islam, Malcolm X me dit un jour qu'elle ne comptait pas 400 adhérents quand il y était venu. Que grâce à lui ils étaient passés à 40.000. - Les 400 premiers étaient pour la plupart des vieux. Souvent, ils ne savaient même pas prononcer le nom d'Elijah Muhammad, qu'on ne voyait pas beaucoup d'ailleurs.* (p. 319)

Faut-il voir dans cette différence un des clivages invisibles qui poussera à la séparation des deux leaders ? Il y en a d'autres en tout cas, comme la doctrine du "diable blanc". Au cours de son évolution et des conflits qui l'opposeront à la Nation de l'Islam, Malcolm X la réfutera. En 1965, peu avant sa mort, il reconnaît son **embrigadement** (12) devant Alex Haley :

*Dans différents endroits en Afrique, ajoutait-il, j'ai vu des étudiants blancs se mettre au service des Noirs. Des choses de ce genre réfutent bien des arguments. Musulman, j'ai fait beaucoup de choses que je regrette maintenant. J'étais un zombie à l'époque, comme tous les Musulmans, j'étais hypnotisé, on m'avait désigné le chemin à suivre et l'on m'avait dit : marche ! Je suppose que tout homme a le droit d'être un imbécile, s'il est prêt à en payer le prix. Moi, je l'ai payé douze ans.* (pp. 306-307)

En utilisant les indicateurs que nous avons définis pour reconnaître une dynamique réellement instituante, nous allons voir ceux d'entre eux qui étaient actifs dans les tem-



ples musulmans entre 1953 et 1962 (date des premiers conflits entre Malcolm X et le mouvement des Black Muslims) et tenter d'identifier ceux qui faisaient défaut. Nous verrons ensuite que des contraintes externes et des dysfonctionnements internes graves se sont ajoutés, précipitant la rupture et la tentative, par X, de création d'une nouvelle institution, la "Mosquée musulmane".

## TEMPLES MUSULMANS ET DYNAMIQUE D'INSTITUTION

Nous avons vu qu'aux sources de l'engagement de Malcolm X dans la création et le développement des temples musulmans se trouve bien la volonté de communiquer son indignation. Celle-ci s'alimente aux quatre sources de critique définies par Boltanski et Chiapello et la critique s'adresse bien au système capitaliste.

Dès sa sortie de prison, alors qu'il est engagé comme vendeur dans un magasin de meubles à crédit, il identifie l'exploitation comme un système :

*J'avais connu, j'avais vécu l'exploitation du Noir par le Blanc tout au long de mes années dans la rue. Maintenant, et pour la première fois, je comprenais mieux. Je voyais mes frères pris dans les tentacules du Blanc qui chaque soir drainaient du ghetto un nouveau sac d'argent. Je constatais que l'argent, loin de servir à mes congénères, était empoché par les commerçants blancs qui habitaient généralement un quartier résidentiel où les Noirs n'avaient pas de raison de mettre les pieds s'ils n'y travaillaient pas pour le compte d'un Blanc. (pp. 172-173)*

Le système du crédit, par exemple, est ainsi attaqué parce qu'il produit la misère et vit de celle-ci. Les attaques contre l'égoïsme du Blanc sont évidemment permanentes et virulentes, comme nous l'avons vu. Une des cibles principales est la politique d'"intégration", qui, purement symbolique, constitue un leurre permettant au Blanc de mener sa politique inégalitaire en s'appuyant sur des alliés noirs et en se déculpabilisant :

*Pendant ce temps, d'un bout à l'autre de l'Amérique, le leader noir du coin s'est chargé, afin de conserver sa situation, de rassurer le Blanc du même coin : "Tout va bien, patron, nous dominons la situation, patron !" Et quand le leader avait besoin d'un petit quelque chose pour son peuple : "Euh... patron... y'en a qui disent qu'on aurait vraiment besoin d'une meilleure école, patron." Et si le Noir du coin a été bien sage, le Blanc "généreux" lui accordera bien une école, ou quelques jobs. Les Blancs savent bien que j'ai raison ! Ils savent que je viens de décrire le mécanisme des "échanges" entre les "Blancs de bonne volonté" et les "Noirs du coin". Ce système n'a d'intérêt que pour le Blanc, auquel il permet de se croire noble et généreux, échappant ainsi au sentiment de culpabilité qui devrait être le sien. (pp. 237-238)*

Nous avons vu dans la première partie de cette chronique que les reproches de l'oppression et de l'inauthenticité étaient très présents également. "Les Noirs sentent peser sur leur nuque le talon de l'homme blanc", tout en se rendant compte de ce que vaut la prétendue "moralité blanche".

Les quatre sources d'indignation sont donc massivement présentes dans les interventions (prédications, échanges, séminaires de



discussion, conférences dans les universités...) de Malcolm X. Mais nous avons vu que l'indignation n'est pas suffisante : la critique exige un argumentaire, une formulation réflexive et, surtout, elle doit inspirer une passion de réalisation en formulant des **résolutions** suivies d'effets.

Le terme de "résolution" convient bien à la dynamique impliquée par la "double réalisation" que nous avons décrite antérieurement, puisqu'il comprend les significations suivantes :

- décision d'une question, d'une difficulté ;
- solution, en parlant de problèmes ;
- projet qu'on arrête, dessein que l'on prend ;
- proposition adoptée ;
- fermeté, courage, décision.

Nous allons voir maintenant ce qu'il en est en confrontant les indicateurs d'une dynamique instituante avec le récit que donne Malcolm X à propos de la création et du développement des temples en question. Nous gardons à l'esprit que chacun des indicateurs peut concerner tant la dynamique interne à l'institution (les rapports entre ses membres, avec les bénéficiaires) que sa dynamique externe (le rapport entretenu par l'institution avec son environnement) et ses rapports avec d'autres institutions, par exemple similaires.

**L'expérience de libération** est bien présente.

Elle est double : les institutions se proposent d'assumer et de répandre une critique de l'oppression subie par la minorité noire ; l'expérience institutionnelle constitue aussi, notamment pour Malcolm,

un travail de réflexion qui lui permet de "se libérer de ses propres chaînes" par l'étude et la recherche, de conquérir par la science une liberté intérieure.

*A mesure que mon vocabulaire augmentait, je comprenais mieux les livres. C'était un monde nouveau pour moi. Dès lors, et jusqu'à ma sortie de prison, je passai tous mes moments libres à lire, soit à la bibliothèque, soit sur mon lit de camp. Impossible de m'arracher à mes livres. Je passai ainsi des mois à m'imprégner des doctrines de M. Muhammad, à écrire des lettres, à recevoir des visites, d'Ella et de Reginald surtout, et à lire. J'en oubliais que j'étais prisonnier. A vrai dire, je n'avais jamais été aussi libre. (p. 155)*

Cette passion de savoir ne l'abandonnera plus (*je n'étais pas tous les jours dans l'arène à me bagarrer avec l'homme blanc, je consacrerai volontiers toute ma vie à la lecture, p. 161*) . Elle produit, dès le début, un changement identitaire profond :

*Les vieilles habitudes glissaient dans le néant comme de la neige dévale d'un toit. Quelqu'un d'autre - un autre que je connaissais pourtant - avait vécu d'expédients et de crimes. Je m'étonnais moi-même chaque fois que je revenais, par la pensée, sur ce moi antérieur. (p. 152)*

La dynamique instituante correspondra bien à une création culturelle, qui donne l'occasion aux protagonistes de se trouver "vrais et vivants". Il s'agit surtout, comme nous l'avons vu, de se redécouvrir dans sa culture, la glorieuse culture noire passée, oubliée (voire "blanchie"), et ainsi, de sortir de la dégradation de soi.



*La réalité africaine se fait jour. On découvre chaque mois en Afrique noire des outils façonnés qui montrent qu'au temps où les Blancs habitaient encore dans les grottes, les Noirs avaient de grandes civilisations. (...) Le Blanc a "blanchi" l'Histoire à tel point que les professeurs noirs américains en savent à peine plus long que les Noirs les plus incultes sur le génie, les civilisations, les cultures noires d'il y a plusieurs millénaires. J'ai donné des conférences dans des universités noires. Et j'ai vu des professeurs noirs, pliant sous le poids de leurs diplômes, courir aux journaux blancs pour leur dire que j'étais un "Noir fanatique". (pp. 161-162)*

Mais cette civilisation oubliée, perdue, doit être entièrement réinventée, produite. La "Nation de l'Islam", formée par les adeptes de M. Muhammad, incarne cette culture tout entière à réaliser, produite dans la relation structurée dans et par les temples musulmans. Nous sommes donc bien en face d'une **appartenance pourvoyeuse d'identité**, celle-ci ne pouvant exister que comme invention collective.

Par contre, nous avons vu que l'expérience d'appartenance vécue dans la dynamique institutionnelle impliquait une "absolutisation arbitraire de l'arbitraire", pour reprendre ces termes de Bourdieu, où les protagonistes se désignent réciproquement comme uniques, en assumant d'une façon pleinement autonome les effets d'une rencontre vécue elle aussi comme extra - ordinaire.

Dans l'expérience instituante des temples musulmans, une telle absolutisation n'a pas lieu. Au contraire, toute l'expérience est attribuée à la volonté agissante d'Allah. Dans le récit de Malcolm X, d'ailleurs,

la "main d'Allah" est décrétée présente à chaque tournant de son existence. Rien n'aura eu lieu que le Dieu n'ait voulu (pp. 51, 106, 138, 168 par exemple).

Le nom de "X" est ainsi révélateur, d'une part, d'une identité africaine perdue, aliénée par le Blanc (le Noir porte le nom de famille du Blanc, ainsi Malcolm s'appelle Malcolm Little), et, de l'autre, du report de la production de sa propre existence sur Allah :

*Le "X" du Musulman représente son véritable nom de famille africain, celui qu'il ne peut pas connaître, le "X" remplaçait le nom de Little qu'avait imposé à mes ancêtres quelque diable blanc aux yeux bleus nommé Little. Désormais, je serais connu dans la Nation de l'Islam sous le nom de Malcolm X. M. Muhammad nous disait que nous devons garder ce "X" jusqu'au moment où Dieu lui-même reviendrait sur terre et nous donnerait un Nom Béni. (p. 179)*

Nous avons vu précédemment que le Sujet qui entrait dans une dynamique institutionnelle répondait à un souci d'intégrité : sa passion de réalisation veut se confronter à un absolu et recourt donc à un recul critique ; en d'autres mots, la passion de réalisation **s'intègre à un mouvement de transcendance critique**.

La critique exige une création effective, qui soit une co-création à deux niveaux :

- à un niveau interne, il y a exigence d'une co-création des sujets qui s'impliquent dans la dynamique (l'identité produite par la relation d'appartenance est un construit, non un donné) ;
- à un niveau externe, il y a relation de création réciproque entre l' (les) objet(s)



à réaliser et le(s) sujet(s) qui vont tenter de le/ le(s) réaliser.

La co-crédation des sujets impliqués par la dynamique institutionnelle est fort partielle dans les temples. Nous avons fait mention ci-dessus l'autoritarisme de M. Muhammad ; toute personne s'éloignant de la "ligne" (ou critiquant le "prophète") est écartée au moins provisoirement de la "Nation" et enjoindte au silence (p. 191). C'est ce qui arrive à Malcolm X à cause d'un commentaire critique publié lors de la mort de Kennedy, alors même que le pasteur était devenu le porte-parole officiel de la "Nation".

Les "Fruits de l'Islam" assurent une police interne, qui peut aller très loin.

Au niveau de l'objet incarnant la passion de réalisation, il semble qu'il y ait eu aussi chez les Black Muslims insuffisance d'investissement. C'est en tout cas ce que pense Malcolm X à la fin de sa vie :

*Ma seule déception, d'ailleurs mineure : j'étais persuadé que notre Nation serait encore plus utile au Noir américain si elle passait enfin aux actes. Je pensais, en mon for intérieur, que nous aurions intérêt à réviser notre politique de non-engagement ; que des militants musulmans et disciplinés devraient se trouver à Little Rock, à Birmingham, aux côtés des Noirs qui, partout, s'engageaient résolument dans la lutte. Afin que le monde entier voie, commente la présence musulmane et lui rende hommage. On le disait de plus en plus dans les milieux noirs : "Les Musulmans parlent beaucoup, ça oui, mais ils ne font jamais rien, sauf quand on les embête personnellement. (p. 251)*

Par contre, la critique de l'insuffisance d'une intégration symbolique est permanente dans les interventions de Malcolm X. Ses dénonciations de la collusion entre "Blancs de bonne volonté" et "Noirs du coin", comme celles des Noirs "intégrés" sont terribles. Ossie Davis, qui prononça l'éloge funèbre de Malcolm le raconte :

*Il prenait un malin plaisir à cribler de ses flèches l'homme blanc, à faire honte aux "Oncles Tom", aux Noirs qui font des compromis, qui s'accommodent de tout, à nous faire honte - je dis nous parce que je suis de ceux-là - d'être des hypocrites à seule fin d'exister dans un monde dont nous envions et méprisons en même temps les valeurs. (p. 328)*

Mais Malcolm X est aussi capable de faire porter sur lui le feu de la critique : son souci d'entreprendre le pèlerinage de La Mecque, aux fins d'approfondir ses connaissances en témoigne. C'est d'ailleurs ce voyage qui précipitera la rupture avec les Black Muslims et décidera le leader à créer sa propre institution.

*Dans les universités, généralement au cours des conversations qui suivaient mes conférences, une douzaine de jeunes gens au teint clair surgissaient dans mon entourage et se déclaraient Musulmans d'Arabie, du Moyen Orient ou d'Afrique du Nord. Ils visitaient les Etats-Unis, y faisaient leurs études, ou encore y résidaient. Ils estimaient qu'en dépit de mes déclarations hostiles aux Blancs, je me considérais sans doute comme un Musulman sincère ; et si je venais à connaître ce qu'ils appelaient le "véritable Islam", je le "comprendrais et l'adopterais". **A les entendre, le disciple d'Elijah Muhammad que j'étais sentais ses cheveux se dresser sur sa tête. Mais***



*dans mon for intérieur, j'en vins à me demander pourquoi, si j'avais la foi, j'hésiterais tant à mieux connaître ma religion ? (p. 267)*

Il est en tout clair que le souci d'**authenticité** dans l'engagement guide les choix et les actions du pasteur. Ce souci s'incarne d'abord massivement comme une **fidélité** à celui qui l'a "sauvé" : E. Muhammad. Le prophète compare Malcolm, à sa sortie de prison, à la figure biblique de Job : le démon met Dieu au défi d'enlever à Job ses "protections" pour éprouver sa fidélité. Toxicomane, voleur, gangster, Malcolm a "perdu ses protections". Mais M. Muhammad pense qu'il restera fidèle.

Nous verrons ultérieurement qu'effectivement la trahison ne viendra pas de Malcolm. Un autre indicateur fondamental d'une dynamique instituante est évidemment ce que, à la suite d'Alberoni, nous avons appelé **communisme** (Alberoni évoque l'expérience amoureuse comme celle d'un "communisme amoureux"). Là aussi, il y a une dimension à la fois interne et externe. Nous évoquons ici :

- les valeurs de désintéressement qui portent les protagonistes de l'institution ;
- le souci de pleine réciprocité qui prévaut à leurs relations ;
- les valeurs de société revendiquées, notamment en matière d'égalité.

Le désintéressement de Malcolm ne fait pas de doute, ni son engagement total.

*En 1956 M. Muhammad autorisa le Temple Numéro Sept à acheter et à affecter à mon usage personnel une Chevrolet neuve. Cette voiture était celle de la Nation, non la mienne. Seuls m'appartenaient mes vêtements, ma montre et*

*ma valise. Comme tous les pasteurs de la Nation, je gagnais de quoi vivre et j'avais un peu d'argent de poche. Dans le temps, j'aurais fait n'importe quoi pour de l'argent. Maintenant c'était le cadet de mes soucis. (p. 193)*

Mais le développement des Temples (augmentation de leur nombre, croissance de leur audience) compromet gravement les relations de réciprocité entre les membres : des luttes d'influence et les suspicions qu'elles impliquent se développent, de graves conflits s'installent, jusqu'à produire des tentatives d'élimination violente :

*Les premières directives furent transmises par un responsable de la Mosquée Numéro Sept à un homme qui m'était très proche, un de mes anciens assistants. On lui demanda, car c'était un spécialiste, de faire exploser ma voiture au moment où je tournerais la clé de contact. Mais il se trouva que ce frère connaissait trop ma loyauté envers la Nation pour exécuter les ordres. Il vint me voir. Je le remerciai de m'avoir sauvé la vie, et lui racontai ce qui se passait à Chicago. Bouleversé, il prévint les frères qui pourraient être appelés à m'exécuter. (pp. 260-261)*

Hors ces conflits internes et leur grave développement, on ne peut pas dire non plus que la stricte répartition des rôles entre les sexes ait permis, à l'intérieur des temples, une véritable réciprocité entre les Sujets ; les femmes se voient assigner un rôle qu'on peut trouver fort inégal :

*M. Muhammad nous disait qu'un homme trop grand et une trop petite femme, ou vice-versa, n'allaient pas bien ensemble ; et que l'âge idéal pour la femme, c'était la moitié de l'âge de l'homme, plus sept ans. Il disait que*



*physiologiquement la femme est en avance sur l'homme. Que la femme doit honorer son mari, que c'est là une des conditions de la réussite du mariage. Et que l'homme doit voir plus haut et plus loin que la femme, afin de lui donner un sentiment de sécurité.* (pp. 195-196)

Au niveau des revendications des Temples, la lutte pour l'égalité tient cependant une place centrale. C'est elle qui sous-tend les principes moraux auxquels le fidèle doit se soumettre.

*C'était surtout nos principes moraux qui leur faisaient peur. J'insistais sur les raisons qui nous avaient amenés à les adopter : "Le Blanc veut que le Noir reste immoral, sale, ignorant. Tant que nous nous maintenons dans cet état, nous serons toujours à genoux et l'homme blanc nous dominera toujours. Nous n'obtiendrons jamais la liberté, la justice, l'égalité, si nous ne commençons pas par nous aider nous-mêmes !* (p. 190)

L'engagement dans une dynamique institutionnelle implique aussi, nous l'avons dit, un retour critique sur le passé, une **historicisation**. C'est évidemment le sens de la publication même dans laquelle s'engage Malcolm X en 1965. Au milieu du récit de sa vie qu'il dicte à Alex Hailey, il lui adresse cette remarque:

*Je tiens à vous dire avant de continuer que jusqu'à présent je n'avais jamais raconté mon passé avec autant de détails. Je le fais maintenant, non que je sois fier du mal perpétré, mais parce que les gens se posent toujours des questions : pourquoi suis-je devenu ce que je suis ? Pour comprendre quelqu'un, il faut retracer toute sa vie, remonter à sa naissance. Notre personnalité résulte de la somme de nos expériences. Aujourd'hui, tout ce que je fais me semble d'une urgence telle que je ne perdrais pas une seule heure à vous dicter ce livre si*

*mon propos était d'émoustiller le lecteur. Si je lui consacre tout le temps nécessaire, c'est parce qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour montrer jusqu'où j'étais tombé dans la société de l'homme blanc lorsque je découvris, peu après, en prison, Allah et la religion islamique. Ma vie en fut transformée.* (p. 129)

Toute dynamique d'institution implique évidemment une projection : projection d'un univers différent dans la phase instituante ; remise en cause de l'ordre des choses en référence à cette vision créatrice dans la phase instituée.

Il existe bien un **projet politique dans les temples musulmans**. Fort logiquement, il est la conséquence des autres composantes de la dynamique que nous venons de détailler, puisque ce qu'Elijah Muhammad demande, c'est la **séparation** des communautés blanche et noire. Cette séparation est tantôt argumentée comme un accord pris "dans l'intérêt des deux parties" (p. 210), tantôt comparée à un fait de nature : la séparation inéluctable de l'enfant par rapport à sa mère (ibidem). En tout cas, il s'agit d'aller à rebours d'une intégration hypocrite et trompeuse, comme le martèle E. Muhammad :

*Séparons-nous donc, peuple noir, séparons-nous du maître qui nous hait. Vous priez pour l'"intégration" ! Mais pendant ce temps, qu'est-ce qu'il raconte, lui, le maître blanc, celui qui vous a violés ? Il raconte qu'il n'est pas question de vous intégrer, que ce serait abâtardir sa race ! C'est lui qui le dit ! (...) Ce Blanc qui se dit bon, et généreux, pourquoi ne nous laisserait-il pas un Etat séparé, un territoire à nous, peuple noir, les fidèles esclaves et domestiques ? Un territoire indépendant où nous pourrions renâitre, nous relever des taudis, oublier les queues pour la soupe populaire !* (pp. 219-220)



L'énoncé de ce projet suffit à comprendre l'état du "**commerce moral**" qu'entretient avec le monde les temples musulmans. La "lutte avec l'existant" - et principalement avec les autres leaders noirs prônant l'intégration et la non-violence - est évidemment acerbe, ainsi que la dénonciation de la collusion des élites noires avec les Blancs dominants. Mais

cette dénonciation ne débouche pas sur des objectifs positifs qui seraient réclamés pour tout un chacun. Au fond, ce qui prédomine, c'est le caractère inéluctable de la séparation raciale, c'est la revendication que chaque groupe ethnique puisse se débrouiller pour son propre compte.

## 6. LE CONFLIT INSTITUTIONNEL

L'analyse des composantes de la dynamique institutionnelle des temples musulmans révèle donc une ligne de fracture importante entre les positions et agissements d'Elijah Muhammad et ceux de Malcolm X.

L'autoritarisme du prophète, nous l'avons vu, implique une mise sous le boisseau de l'activité critique, notamment de la critique interne ; les interrogations et doutes sont bannis et leurs auteurs, réduits au silence. Les relations de réciprocité sont en conséquence loin d'être toujours présentes. L'investissement dans la réalisation est jugé insuffisant par Malcolm X ; le manque d'objectifs politiques positifs y est lié.

Mais ce qui va précipiter le conflit entre les deux hommes et la rupture entre eux, c'est la découverte de la **trahison** du prophète, notamment par rapport aux valeurs morales qu'il prône lui-même ; il est en effet convaincu d'adultère avec deux secrétaires, avec qui il a eu plusieurs enfants.

Il faut bien se rappeler ici que ces valeurs morales étaient présentées dans l'institution comme la condition même de la réciprocité et de la conquête de l'égalité et de la liberté ; ensuite, toute infraction était très sévèrement

réprimée sous la conduite même d'Elijah Muhammad :

*Les Fruits de l'Islam - Musulmans capables, dévoués, ayant bénéficié d'une formation spéciale - veillaient à l'application de nos lois. Les infractions étaient punies : M. Muhammad isolait ou suspendait leurs auteurs pendant un certain temps. L'exclusion sanctionnait les offenses graves. (p. 191)*

Pour Malcolm X, qui avait été amené à mettre en oeuvre l'exclusion de son propre frère, celui-là même qui l'avait amené à la conversion, la trahison du prophète est évidemment vécue aussi comme une tragédie personnelle.

Il faut en effet se rappeler que la fidélité de Malcolm à son engagement envers Allah était présentée comme un défi à consonance symbolique forte, puisqu'Elijah Muhammad n'avait pas craint de comparer publiquement le jeune converti à la figure biblique de Job :

*Je sentis alors les yeux sur moi de deux cents musulmans, pendant que Elijah Muhammad poursuivait. C'était une parabole qu'il racontait. Un jour Dieu s'était vanté de la fidélité de Job. Le diable déclara que sans la haie dont Dieu entourait Job, celui-ci lui eût été infidèle.*



*"Enlève cette haie protectrice, dit le diable à Dieu, et je ferai en sorte que Job te maudisse." Le diable pouvait prétendre que derrière la haie de la prison, j'avais, moi, Malcolm, seulement utilisé l'Islam, continua M. Muhammad. Le diable pouvait prétendre que, libéré, je recommencerais à boire, à fumer, à me droguer, à commettre des crimes. - Eh bien ! Il n'y a plus de haie autour de notre excellent frère Malcolm. Nous allons donc voir ce qu'il va faire. Je crois qu'il va **nous** (13) rester fidèle. (p. 178)*

La transformation émotionnelle, rationnelle et politique que va vivre Malcolm X au travers de son engagement institutionnel va donc accorder à la fidélité une place prépondérante.

*Je ne craignais pas la mort. La trahison était bien pire. Je concevais à la rigueur la mort. Mais trahir m'était inconcevable. Trahir ma loyauté envers M. Muhammad et la Nation de l'Islam ? Si, au cours des douze années que j'avais passées à le servir, M. Muhammad avait commis un crime passible de la peine de mort, j'aurais dit, et j'aurais essayé de prouver, que le coupable, c'était moi. Pour le sauver, je serais allé, en serviteur de M. Muhammad, m'asseoir sur la chaise électrique. (p. 260)*

La trahison de M. Muhammad envers les valeurs qu'il imposait à la "Nation", ainsi que la trahison de Malcolm par celui qu'il considérait comme son sauveur constituent donc un séisme personnel et institutionnel.

*Ensuite je commis une infraction à la règle. Je rendis visite à trois anciennes secrétaires de M. Muhammad, toutes "isolées". De leurs propres bouches j'appris qu'Elijah Muhammad disait que j'étais son meilleur pasteur, mais qu'un jour j'allais le quitter, et me retour-*

*ner contre lui ; que j'étais donc "dangereux". J'appris qu'il me démolissait par derrière tout en me disant tout le bien qu'il pensait de moi. (p. 257) Lorsque les yeux de Malcolm se dessillent, il ne peut pas ne pas être sensible à l'enrichissement de "messenger d'Allah" gagné sur le dos d'une "Nation" plutôt pauvre (jet privé, maison de dix-sept pièces...); il ne peut pas non plus ignorer la jalousie dont fait preuve le "prophète" à son égard, notamment à cause de ses succès dans les universités et les hauts lieux de la culture (p. 247).*

Nous sommes donc en présence d'une des pathologies fréquentes de la dynamique institutionnelle : le conflit avec le père fondateur qui, à l'instar du dieu Chronos, dévore ses propres "enfants" et conduit l'institution avec davantage d'opportunisme que de relation critique à la passion de réalisation.

La décision de Malcolm X de créer sa propre mosquée (donc de s'engager dans une nouvelle dynamique instituante) constitue sa façon de mener ce grave conflit interne, dans la mesure même où une résolution par la confrontation critique des différentes interprétations de la passion de réalisation n'est pas possible : il s'agit bien d'un conflit à somme nulle pour un leadership sans partage. Nous avons vu que cette façon de mener un tel conflit s'apparentait à un **dilemme éthique** particulièrement douloureux pour son protagoniste.

Mais il serait erroné de croire que les problèmes institutionnels qui traversent le développement des temples musulmans n'ont qu'une origine interne. Des conflits externes, produits par le développement institutionnel lui-même, les choix auxquels il conduit et les contraintes que ceux-ci imposent vont jouer aussi un rôle déterminant.



## 7. LA RÉALISATION, LA MANIFESTATION, LA MÉDIATISATION

Nous venons de voir que divers conflits traversent la dynamique institutionnelle des temples musulmans, notamment une trahison des valeurs qui doivent guider la réalisation, ainsi qu'un conflit de résolution portant sur la "neutralité" des Black Muslims dans les luttes. Il est essentiel de voir qu'il comprend que la création d'une nouvelle institution nécessite une transformation radicale de la conception même de la réalisation dont il s'était fait le porteur. politiques menées par les Noirs dans les années soixante (droits civiques, émeutes dans les ghettos...). Ces conflits auraient pu rester tout à fait internes, dans la mesure même où les temples s'étaient développés dans une discrétion quasi totale pendant de nombreuses années.

*En 1956 nous étions - disons : en voie de développement. Chaque temple avait "pêché" tant et si bien qu'il comptait bien plus de fidèles qu'on aurait pu le croire de l'extérieur. Il arrive d'ailleurs souvent, dans les grandes villes surtout, que de très grandes organisations existent sans que personne ne s'en aperçoive, si elles ne font pas de bruit ou de publicité. (p. 192)*

Mais une "manifestation" propulse les temples sur la place publique : lors d'un contrôle de police à Boston, un musulman est agressé par la patrouille ; averti, le temple n°7, dirigé par Malcolm X, dépêche une cinquantaine de "Fruits de l'Islam" et le pasteur exige que des soins soient donnés au blessé. La détermination et la discipline militaire des Fruits de l'Islam impressionnent terriblement la police, mais aussi la foule de Noirs proche de déclen-

cher une émeute. L'événement fait la une de l'Amsterdam News, le journal de Harlem.

Une médiatisation extrême des Temples va s'ensuivre. Elle eut des effets paradoxaux. Bien entendu, elle contribua grandement au développement exponentiel des institutions, notamment grâce au succès médiatique de Malcolm X lui-même, entretemps nommé porte-parole du "mouvement" par Elijah Muhammad :

*- Frère Malcolm, dit-il, je veux que tu deviennes célèbre. Ainsi moi-même je deviendrai célèbre. Mais, ajouta-t-il, sache, frère Malcolm, que tu seras haï quand tu seras célèbre. Parce qu'un homme célèbre fait toujours des jaloux. Il ne m'a jamais rien dit de plus prophétique. (p. 229)*

Mais les médias donnèrent leur propre version du projet politique des temples. Ils s'appuyèrent sur le thème de la "séparation" prônée par E. Muhammad pour "retourner" le thème du "diable blanc" en accusant ceux qu'ils allaient baptiser eux-mêmes les "Black Muslims" (14) de prôner la haine et la violence.

*Les chroniqueurs blancs donnèrent le ton : "alarmant", "messagers de la haine", "les bonnes relations entre les races sont menacées", "ségrégationnistes noirs", "avocats de la suprématie noire" et ainsi de suite. L'encre des quotidiens n'était pas encore sèche que les hebdomadaires nationaux renchérirent : "Ils enseignent la haine", "Ils cherchent la violence", "racistes noirs", "fascistes noirs", "antichrétiens", "inspirés sans doute par les*



*communistes*". Malcolm X en vient à remarquer avec humour :

*(...) on ne publiait pour ainsi dire jamais ce que je disais comme je le disais. Sous le feu des questions et des réponses, je découvrais comment la presse peut dénaturer, déformer ce qu'elle veut, quand elle veut. Si j'avais dit "Mary a un petit agneau", on aurait sans doute écrit "Malcolm X calomnie Mary" (15) (p. 207)*

Le piège fonctionnera toutefois à merveille, dans la mesure où les discours de réponse des Temples ne pouvaient que rétorquer que la haine et la violence mises en oeuvre par les Blancs étaient premières, ce qui avait pour conséquence de laisser les discours des leaders musulmans noirs immergés dans le thème de la haine et de la violence ; les journalistes pouvaient dès lors prétendre y déceler la "preuve" du bien-fondé de l'accusation initiale... En d'autres mots, le reproche d'incitation à la haine raciale adressé par les médias aux temples musulmans permet d'esquiver à bon compte (et d'en tirer par ailleurs

un considérable profit économique : la haine fit vendre) la critique de la domination sociale dont ceux-ci sont les porteurs.

La médiatisation des débats va donc peser "à l'externe" sur la manière dont les Temples se pensent et se réalisent. Cette terrible contrainte extérieure va rendre quasi impossible le recul réflexif et critique sur la dynamique institutionnelle ; elle va au contraire renforcer les points faibles ou constatables des réalisations envisagées et que nous avons énoncés ci-dessus.

Il faudra le conflit de légitimité entre le prophète et son meilleur pasteur pour que Malcolm X "divorce psychologiquement" (selon ses propres termes) de la Nation d'Islam et puisse entreprendre un travail de transformation et de déplacement de la manière dont il se propose de réaliser effectivement ce qu'il avait projeté et qui l'avait si considérablement transformé.

## 8. UNE NOUVELLE DYNAMIQUE INSTITUANTE

En 1964, Malcolm X consacre sa rupture d'avec les Black Muslims et crée une nouvelle institution, qu'il appelle "la Mosquée musulmane". Il prend cette décision parce qu'il sent qu'il dispose de l'appui des masses du ghetto :

*A la fin il me sembla que les masses du ghetto avaient déjà opté pour moi ; Elles m'avaient fait confiance et me considéraient comme un leader. D'instinct, le ghetto ne se livre qu'à ceux qui ont montré qu'ils ne vendraient jamais les Noirs aux Blancs. (p. 263)*

En exposant publiquement ses choix (lettres, interviews), Malcolm X va permettre à ceux qui veulent l'entendre de mesurer l'écart conséquent qui sépare ses résolutions des positions d'Elijah Muhammad. Ces résolutions sont définies en référence à la vision de départ, mais elles constituent cette fois un programme de réalisation tout différent : l'objet est de "guérir l'homme noir de toutes ses maladies" (p. 263). Malcolm X en pointe deux :



- une maladie économique, puisque les Noirs participent à la consommation, mais pas à la production ("Dans la ville de New York, où vivent plus d'un million de Noirs, vous ne trouverez pas plus de vingt propriétaires de commerces noirs employant plus de dix personnes", p. 263) ;
- une maladie politique, puisque les Noirs n'ont pas conscience de leur pouvoir et n'en n'usent pas davantage : (*Les Noirs américains se laissent diviser par le Blanc, ils sont assez niais pour se dire "démocrates" noirs ou "républicains" noirs... alors que dix millions de Noirs votant comme un seul bloc suffiraient à renverser l'équilibre de la politique américaine.*) (p. 264)

*Le Noir n'a aucun pouvoir économique, et il lui faudra longtemps pour en acquérir un. Mais il possède, dès maintenant, un pouvoir politique tel qu'il pourrait, s'il le voulait, changer son destin en un jour.* (p. 265)

## 9. INSTITUTION, QUESTION PUBLIQUE, MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT

En termes d'analyse institutionnelle, nous pouvons voir qu'il s'agit dans cette évolution d'une tout autre conception de l'articulation entre la dimension de réalisation, interne à l'institution, et le rapport de celle-ci avec son environnement.

Le changement impliqué par différents points est d'une importance telle que Malcolm X décide de se donner un nouveau nom. Il signe désormais ses interventions El-Hadj Malik El-Shabbazz (Malcolm X).

Nous sommes évidemment loin de la dénonciation du "diable blanc" et de la doctrine de la "séparation". Mais les transformations sont plus profondes et plus nombreuses que ce changement de cap. Nous avons vu qu'E. Muhammad n'acceptait pas l'exercice de la critique. Son ex-pasteur ne la refuse pas, puisqu'il se propose d'approfondir sa connaissance de l'Islam en réalisant le pèlerinage de La Mecque. Il y reçoit et accepte un point de vue critique de la religion musulmane telle qu'elle était prônée par le "messager d'Allah" ; le Dr Chawarbi, professeur à l'Université du Caire lui affirme en effet :

*Aucun homme n'est un croyant parfait s'il ne souhaite pas pour son frère ce qu'il souhaite pour lui-même.* (p. 268)

Il s'agit là des prémisses d'une refonte globale, tant au niveau des orientations que de la conception même de l'engagement, quant à sa nature et sa mise en oeuvre.

Tentons d'appréhender les composantes principales de cette refonte.

- Désormais, la grille de lecture "ethnique" (en l'occurrence, il faudrait probablement dire "raciale") ne sera plus mobilisée automatiquement. Malcolm abandonne la démonologie d'Elijah Muhammad qui lui avait fait professer que tous les Blancs sans exception étaient des démons (c'est le thème du "diable blanc" ) et qui instituait la lutte d'une manière somme toute corporatiste.



*Il m'est arrivé, dans le passé, de condamner en bloc tous les Blancs. Je ne le ferai plus jamais. Car je sais maintenant qu'il existe des Blancs sincères, capables de se conduire envers l'homme noir comme des frères. Le véritable Islam m'a appris qu'il est aussi erroné pour un Noir de condamner tous les Blancs que pour un Blanc de condamner tous les Noirs.*

- Les problèmes de la minorité noire sont désormais rattachés à des relations structurelles plutôt qu'à des faits de "nature" :

*Pourtant ce n'est pas l'Américain blanc qui est raciste, c'est l'atmosphère politique, sociale et économique qui nourrit le racisme. L'homme blanc n'est donc pas congénitalement mauvais, c'est la société américaine raciste qui le pousse à commettre des crimes diaboliques. Cette société produit, nourrit, un état d'esprit qui favorise l'épanouissement des instincts les plus bas, les plus vils. (p. 295)*

- Les problèmes de la minorité opprimée sont donc reformulés comme une question publique, adoptable par d'autres que ceux qu'elle concerne directement, y compris les Blancs eux-mêmes : il s'agit de se battre "ensemble" quoique séparément, pour lutter contre le "cancer raciste". Pourquoi une lutte menée "ensemble" mais "séparément" ? D'une part, parce que la lutte peut être collective, aux fins de transformer les relations structurelles des communautés et, au-delà, "l'état d'esprit" (ce que nous appellerons plus loin le "modèle de développement"); d'autre part, parce que les Noirs demandent une autonomie afin de pouvoir quitter un état de dépendance qui les conduirait à s'en remettre d'office aux Blancs:

*(...) je sais que dès qu'un Blanc adhère à une organisation noire, les Noirs ont tendance à s'en remettre à lui. Et même si, officiellement, les dirigeants sont Noirs, ce sont bientôt les Blancs qui prennent le gouvernail, parce que ce sont eux qui versent l'argent. Que chacun travaille de son côté, oeuvrant dans le même sens", voilà ce que je réponds aux Blancs sincères. "Nous tiendrons nos camarades blancs en haute estime. Nous reconnaitrons leur mérite, nous le crierons sur les toits. Mais nous militerons parmi les nôtres, car seuls des Noirs peuvent montrer à des Noirs comment se débrouiller tout seuls. En travaillant séparément, Blancs et Noirs travailleront ensemble. (p. 299)*

La question publique ainsi redéfinie tranche sur plusieurs points avec l'époque précédente de l'engagement de Malcolm. Elle prend ainsi une dimension internationale :

*Ce jour-là (en 1964), j'étonnai les journalistes. Je leur dis que le Noir américain devrait renoncer à l'idée que les "droits civiques" sont la seule solution du problème. Qu'ils devraient porter plainte devant les Nations Unies contre les Américains qui leur nient "leurs droits d'être humains". Qu'ils pourraient apporter à l'appui d'une telle accusation des preuves irréfutables. A cet égard, l'Angola et l'Afrique du Sud avaient créé des précédents. Et les Etats-Unis pourraient difficilement éviter une motion de censure. (...) Savez-vous ce qui arriverait si tous ces gens – Arabes, Africains, Américains – prenaient conscience de leur parenté, de leur héritage commun, l'héritage africain, de leur but commun ? Si tous ces hommes s'avisèrent de s'unir ? (pp. 288-289)*



Trois transformations majeures s'opèrent dans cette formulation : le dépassement du thème ethnique vers un thème plus universel (des droits civiques aux droits humains) ; le dépassement du seul thème religieux vers un thème culturel (le point de référence passe d'une église musulmane à l'héritage africain) ; le passage d'une version dénonciatrice à la recherche d'une alliance effective.

On peut dire en résumé qu'il y a cette fois la revendication positive, pour tous, du droit à la singularité. Cette revendication universelle du droit d'être un sujet dans sa propre culture est ce que Gilles Deleuze appelait un désir ou un "devenir minoritaire", ce qui incluait pour lui la sortie du modèle de l'éta- lon "homme/blanc/riche/urbain" et la prise de conscience que la majorité était en fait constituée de singularités qui y échappaient de multiples manières.

Nous retrouvons là la revendication, jugée centrale par Alain Touraine, du **droit pour tous d'être le Sujet de son existence**. Il est essentiel de considérer que cette revendication s'inscrit dans les quatre grandes sources de la critique identifiées par Boltanski et Chiapello (16), en les articulant entre elles : la critique de l'inauthenticité (il s'agit d'être vraiment soi-même), la critique de l'oppression (on doit en avoir la liberté) en termes d'égalité (les droits de chacun doivent être défendus solidairement et pour tous) et de lutte contre la misère (la réalisation de soi repose aussi sur des droits économiques). Critique "artiste" et critique "sociale" sont donc conjointes dans cette traduction de la lutte. Il s'agit donc de défendre un modèle de développement moins inégalitaire et plus respectueux des identités et des chances de développer celles-ci de manière autonome.

Cette conjonction se remarque clairement dans les propos tenus par le journaliste blanc du New York Times M.S. Handler :

*Il (Malcolm X) attirait tout spécialement deux groupes très différents de Noirs : les masses déshéritées et toute la galaxie de Noirs écrivains et gens du spectacle. La bourgeoisie noire, les Noirs établis "haïssaient et redoutaient Malcolm X autant qu'il les méprisait, lui. (...) Il trouvait les mots pour dire **la misère et les aspirations des masses déshéritées** comme elles-mêmes ne pouvaient le faire. En attaquant l'homme blanc, Malcolm X ne se livrait nullement à un exercice de style. Il faisait pour les Noirs ce qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes : il attaquait avec une virulence et une colère qui étaient les porte-paroles de **siècles d'oppression**. Bien des Noirs, écrivains et gens du spectacle, qui sont aujourd'hui des personnalités de premier plan aux Etats-Unis, révéraient Malcolm X pour **sa sincérité intransigeante**, son refus de tout compromis, sa recherche d'une **personnalité que son peuple avait perdue** quand les Blancs l'avaient emmené, enchaîné, d'Afrique. Les écrivains et gens du spectacle considéraient Malcolm comme un grand catalyseur, comme l'homme qui inspirait **l'estime de soi et le dévouement total à des millions d'opprimés**." (pp. 324-325)*

La "traduction" de la lutte a donc beaucoup changé. Si l'on compare en effet les traductions données par Elijah Muhammad et Malcolm X après son pèlerinage à La Mecque, on peut voir qu'elles s'opposent sur tous les points :



	Doctrine d'Elijah Muhammad	Thèses de Malcom X
Valeurs	Islamisme radical-intégriste	Ouverture au "véritable" Islam (loi de réciprocité)
Attitude par rapport à la société blanche	Diabolisation	Examen critique
Lecture du problème "noir"	Thèse de la suprématie noire aux USA	Panafricanisme
Projet politique	Séparatisme	Lutte contre la société capitaliste et raciste
Question publique	Droits corporatistes	Droits à chacun à être humain (un sujet)

Cette évolution va s'incarner dans toutes sortes de dimensions propres à une dynamique institutionnelle authentique.

- Au niveau des représentations, on quitte une lecture du monde déterminée rigide-ment par la couleur de la peau à un questionnement sur le caractère humain. L'anecdote, située à la fin de la vie de Malcolm et racontée dans son autobiographie est révélatrice à ce sujet. La voiture de Malcolm est arrêtée à un feu rouge. Un Blanc ouvre la vitre de la sienne et l'apostrophe : *ça vous ennuie de serrer la main à un Blanc ?* Malcolm répond : *ça ne m'ennuie pas de serrer la main à un être humain. Vous en êtes un ?* (p. 289)
- Le **projet politique** qui incarne la passion de réalisation fait preuve d'une fidélité critique au moment instituant. On se souvient que le père de Malcolm X était partisan dans ses prêches, à la suite de Marcus Garvey, d'un retour des Noirs en Afrique. La doctrine d'E. Muhammad prônait semblablement une société d'apartheid (*un chacun chez soi*). Malcolm X se prononce pour un retour dans l'ordre du

symbolique : *Je pris la parole à l'université d'Ibadan pour dire qu'il était temps de penser à un rassemblement de tous les Afro-américains sous l'étendard du panafricanisme. Et que même si les Africains d'Amérique demeuraient chez eux pour lutter pour les droits que leur reconnaît la Constitution américaine, ils avaient besoin d'un " retour à l'Afrique", tant philosophique que culturel.* (p. 286)

- La pensée du leader accède également à une capacité de **transcendance critique**, qui lui fait reconnaître l'embrigadement qui a été le sien dans le mouvement des Black Muslims, comme nous l'avons dit : *Musulman, j'ai fait beaucoup de choses que je regrette maintenant. J'étais un zombie à l'époque, comme tous les Musulmans, j'étais hypnotisé, on m'avait désigné le chemin à suivre et l'on m'avait dit : marche ! Je suppose que tout homme a le droit d'être un imbécile, s'il est prêt à en payer le prix. Moi, je l'ai payé douze ans.* (p. 307) Quelques jours avant sa mort, il déclare dans une interview : *Je n'hésite pas à vous dire que je ne peux pas définir maintenant ce qu'est exactement ma philosophie. Mais je suis flexible.* (p. 306)



- La réciprocité conduit, désormais, nous l'avons vu sa doctrine religieuse ; le "vrai Islam" conduit à souhaiter pour son frère ce qu'il souhaite pour lui-même. Ce changement le conduit à rejeter nombre d'attitudes propres au mouvement des Black Muslims, comme la suspicion, incarnée par les fouilles à l'entrée des meetings ; leur suppression lui sera d'ailleurs fatale.
- Enfin, de nouvelles "règles" de **commerce avec le monde** sont adoptées, et principalement le fait d'accepter de l'aide de personnes différentes, y compris de Blancs. Quelques jours avant sa mort, Malcolm X est prêt à construire des alliances avec des partenaires divergents, intéressés à la question publique qui le porte.

Nous pouvons donc voir dans la trajectoire de Malcolm X la manifestation d'une passion de réalisation exemplaire. Elle explique la fascination qu'il exerçait :

*Il m'a toujours semblé qu'il était aimé à Harlem parce que, devenu une personnalité à l'échelle nationale, Malcolm était resté un homme du peuple et qu'il ne le trahirait jamais. En Malcolm, les Noirs reconnaissaient un homme qui avait une mission. (...) Ils con-*

## 10. L'EXERCICE DE LA TERREUR

C'est probablement cette réussite exemplaire qui a conduit à son assassinat. La thèse du film de Spike Lee "Malcolm X" est celle d'un assassinat par la CIA. Quelques jours avant sa mort, le leader afro-américain revient sur un attentat dont il a été victime :

*(...) plus j'y pense, moins je suis sûr que ce*

*sidéraient Malcolm avec une sorte d'étonnement émerveillé. C'était l'homme du ruisseau où ils grouillaient encore, qui avait triomphé du crime, de l'ignorance pour devenir un leader, un porte-parole énergique, et le champion intraitable de son peuple. (p. 324)*

Nous avons vu que c'est d'abord à travers son engagement dans une rencontre et une dynamique instituante que sa passion de réalisation se met en place. Ensuite, il se met au service d'une dynamique instituée avec une incroyable énergie. Sa capacité à mener un conflit interne au mouvement des Black Muslims, lui a permis de maintenir une authenticité au-delà de la trahison qu'il découvre et à se lancer dans une nouvelle dynamique instituante, en créant sa propre mosquée.

Son renom international s'est accompagné d'une rare capacité à faire évoluer la traduction externe de ses convictions. Il passe ainsi du statut de figure possédant un poids politique interne aux Etats-Unis à celui de catalyseur d'un véritable mouvement social : son panafricanisme propose un nouveau modèle de développement inspiré par la conjonction d'une critique "artiste" et d'une critique "sociale" adressées au capitalisme américain.

*soient les Musulmans qui m'ont fait ça. Je sais ce qu'ils sont capables de faire, et de ne pas faire, et ils n'ont pas pu faire ça. Plus je pense à ce qui m'est arrivé en France (il y avait reçu un ordre de quitter le territoire en tant que "persona non grata") et plus je crois que désormais je ne dirai plus que ce sont les Musulmans. (p. 307).*



Il possédait des informations qui paraissaient dénuées d'ambiguïtés :

*Ils ont décidé que je devais mourir dans les cinq jours qui viennent. Je connais les noms des cinq Musulmans noirs choisis pour m'assassiner. Je révélerai ces noms au meeting.*

Il n'en aura pas le temps. A-t-il choisi, en refusant la fouille à l'entrée du dit meeting, d'endosser un rôle de martyr auquel il pensait ne plus pouvoir échapper ? Ces propos permettent de le conjecturer :

*Parlant (la veille de sa mort) du temps où il avait été disciple d'Elijah Muhammad, Malcolm X dit à Parks : " C'était du mauvais théâtre, mon vieux. Quelle maladie ! Quelle folie ! Comme je suis content d'être sorti de là ! Maintenant l'heure est aux martyrs. Si je dois en être un, que ce soit pour la cause de la fraternité. C'est la seule chose qui puisse sauver ce pays. Je l'ai appris à mes dépens – mais je l'ai appris... (p. 306)*

## 11. NOTES

(1) Malcom X et A. Haley, *L'autobiographie de Malcom X*, Paris, Grasset, 1966. Dans la suite de ce chapitre, nous indiquerons les paginations relatives aux extraits de cet ouvrage directement dans le corps du texte, après les citations concernées.

(2) E. Goffmann, *Asiles, Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968, p 45.

(3) On se reportera notamment à *L'institution comme passion de réalisation*, publié dans le magazine InterMag, <http://www.rta.be/intermag/textes3.htm>

De sorte qu'il n'est pas impossible de voir dans son assassinat la réalisation d'une tension du dilemme éthique dans lequel ses thèses l'avaient précipité, lui qui en était arrivé à prôner une société solidaire et fraternelle et était poursuivi par la violence de la société qu'il dénonçait, et qu'il appelait à combattre *by any means necessary* (par tous les moyens nécessaires).

Il reste que l'ordre établi, quant à lui, n'eut guère de scrupule pour éliminer par la terreur une voix qui menaçait son modèle de développement inégalitaire, oppressif, inauthentique et producteur de misère pour assurer la richesse d'un petit nombre - modèle qui triomphe toujours aujourd'hui à l'échelle planétaire, en accusant hypocritement ses victimes des maux dont il est lui-même plus que prodigue.

(4) Nous pensons évidemment à la guerre en Irak, mais aussi malheureusement, à de très nombreux conflits du même type. Voir N. Chomsky, *La guerre comme politique étrangère des Etats-Unis*.

(5) E. Goffman, *Stigmates, Les usages sociaux du handicap*, Paris, Minuit, 1973.

(6) Nous reprenons ces expressions à E. Goffman.

(7) C'est nous qui soulignons.

(8) Définition donnée par Emile Servais, cfr.



(9) P. Bourdieu, *Médiations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, pp 275-276. Nous avons illustré cette lecture à propos de l'expérience des trafiquants de crack à New-York, relatée en 2001 par P. Bourgeois. Cfr J. Fastrès et J. Blairon, *La prévention: un concept en déperdition*, Bruxelles, Luc Pire, 2002, pp.110 et sq

(10) Cfr *L'institution comme passion de réalisation*, <http://www.rta.be/intermag/textes3.htm>

(11) Ibidem

(12) Nous employons ce terme au sens de Goffman ; il faudrait en effet étudier en quoi la version du groupe prônée par Elijah Muhammad recoupe certains des fonctionnements de l'institution totale.

(13) Nous notons l'assimilation faite par E. Muhammad entre la fidélité à Dieu et la fidélité à sa personne.

(14) Alors que Malcom X souhaitait que la "Nation de l'Islam" soit précisément reconnue comme le **peuple** noir d'Amérique, dont la **religion** est l'Islam (p.212); la nuance est évidemment importante.

(15) "Mary a un petit agneau est une ritournelle; en anglais "lamb" (agneau) et "lampoons" (calomnie) ont une proximité phonique qui permet le jeu de mots.

(16) Cfr *L'institution comme passion de réalisation*, <http://www.rta.be/intermag/textes3.htm>